

Le

Recueil

— vol.2

Écrire pour transmettre l'importance
des liens intergénérationnels

Assemblage de 19 textes écrits et provenant
de la communauté francophone québécoise
et internationale



Un projet de la
Fondation Berthiaume-Du Tremblay



L'intergénérationnel participe au bon fonctionnement du social. Les jeunes ont besoin de leurs aînés pour se construire, les anciens ont besoin des plus jeunes pour rester dans le temps présent et mieux percevoir le monde actuel. La solidarité entre jeunes et anciens fait ainsi partie de notre ADN.

Serge Guérin, sociologue.

Crédits

Fondation Berthiaume-Du Tremblay, 2021

Textes : 19 textes provenant de la communauté francophone québécoise et internationale

Mise en page et illustration des textes : Annabelle Petit

Correction et coordination : Vanessa Brabant



Le

Recueil

vol.2

Écrire pour transmettre l'importance
des liens intergénérationnels

*Assemblage de 19 textes écrits et provenant de la communauté
francophone québécoise et internationale*

Pour réaliser ce second volume du Recueil, la Fondation Berthiaume-Du Tremblay a souhaité faire parler des gens de tous les horizons. Ceux et celles qui ont choisi d'écrire afin de transmettre l'importance des liens intergénérationnels ont tous vécu une histoire particulière, récolté des souvenirs et gardé en mémoire une conclusion ou un enseignement qu'ils ont bien voulu partager.

Lors du premier volume du Recueil de la Fondation Berthiaume-Du Tremblay réalisé en plein confinement au Québec, nous avons senti que les gens avaient besoin de s'exprimer sur leurs réalités, celles vécues par toutes les générations. Puisque notre mission vise le bien vieillir de toutes les générations, nous avons donc modestement offert à nouveau une page blanche pour écrire, librement, sur le thème des liens intergénérationnels.

Au-delà de nos attentes, cette nouvelle édition a suscité des émotions et un engouement inattendu. Ce thème universel a dépassé les frontières du Québec

et a rejoint de nombreux individus de la communauté francophone dans leur histoire propre et leur réalité. Victime de notre succès, nous avons reçu plus de soixante textes, ce qui nous amènera à réaliser d'autres tomes de ce 2e Recueil.

C'est avec enthousiasme que nous vous présentons ici le résultat illustré par Annabelle Petit. Une combinaison entre les récits et les images qui est riche d'émotions profondément humaines et porteuse de sens. Un ouvrage qui rassemble des auteurs de tous les âges. À lire avec bienveillance et à petites bouchées, vous passerez du rire aux larmes, de l'innocence à la sagesse...

Bonne lecture!

Merci aux auteur.e.s,
Merci à l'équipe de la Fondation.

Annie Gauvin
Directrice générale de la
Fondation Berthiaume-Du Tremblay

Géné- ration silen- cieuse 75 ans et plus

Madame Jeanne appartient à la génération dite silencieuse.

Une belle femme et cela à toutes les époques de sa vie. Une peau mince, colorée, quelque peu ridée et tombante au niveau du visage. Une charmante dame quoique son air sérieux lui donne une apparence un peu dure. Toujours très bien habillée, des couleurs coordonnées. Elle privilégie le vert de la forêt et le jaune paille. Mais ce qui fait son originalité, ce sont les accessoires qu'elle s'amuse à exagérer, juste pour mettre un peu de piquant dans sa vie et dans celle du voisinage. Elle s'en amuse beaucoup et se fait prendre au jeu. Toujours sage, mais avec un fond ludique. Avec les autres personnes qui comme elle, sont confrontées à habiter un édifice sans balcon, elle est présente à sa fenêtre tous les jours, beau temps comme mauvais temps. Elle s'assure que ses voisins soient tous présents et s'ils sont absents, elle s'inquiète, mais silencieusement. Elle

ne regarde pas, en apparence, même qu'elle met son fauteuil préféré, de biais. Cependant, elle ne se cache pas derrière sa belle draperie jaune, elle la laisse ouverte d'un côté et l'attache avec un accessoire très voyant. Elle ne parle presque jamais. Intellectuelle, elle trouve quelques fois les conversations insipides. Jamais elle ne commence une conversation. Obligée de répondre, son parler est brusque. Dans sa seule fenêtre donnant sur la rue, elle se résigne, mais jamais elle n'est abattue.

FIN DE LA DESCRIPTION DE MADAME JEANNE

Ce personnage de JEANNE existe réellement, mais sa description est fictive et imagée pour un projet en art visuel au départ et qui reflète la réalité du moment, le confinement obligatoire des personnes âgées que l'on voit seul sur leur balcon ou pire, au travers d'une fenêtre.

La description d'une personne réelle qui est devenue par la force des choses, un personnage que je pourrais qualifier de théâtral.

Sans décrire les multiples personnages qui ont suivi Jeanne, d'autres fenêtres sont apparues ainsi que d'autres êtres humains de plusieurs générations âgées.

Peut-être qu'un jour une exposition pourra vous les faire découvrir.



Illustration : Lorraine DUQUETTE

Un demi-siècle nous séparait

À abuser du second degré, nous avons oublié de prendre un peu au sérieux nos feux intérieurs.

Un demi-siècle nous séparait, mais nous nous étions trouvé assez de points communs pour nous moquer des générations auxquelles nous n'avions jamais su nous résoudre à appartenir. Vos rides ne me faisaient pas peur, mon acné ne vous dégoûtait pas. Vous aviez la délicatesse de garder sur vos épaules le poids de vos années passées, j'avais la pudeur de ne pas vous coller sous le

nez mes lendemains qui chantent faux. Vous aviez dans les yeux la fougue de mes vingt ans, j'avais dans les jambes la fatigue de vos années de trop ; mais certains jours, selon le vent, la pluie, le soleil, les gros titres du quotidien ou la dernière blague qu'on nous avait racontée, nous échangeions ce qui traînait au fond de notre sac à dos. Et même s'il n'y avait parfois pas grand-chose, nous avions tous les deux toujours assez d'imagination pour nous donner à voir tout ce qui nous manquait.

Un demi-siècle nous séparait, mais nous avons inventé une machine à remonter le temps ; et nous nous vêtions tantôt de la colère de l'adolescent qui refuse le monde tel qu'il est, tantôt de la candeur du même qui se moque bien de la tronche du monde, et s'en invente un nouveau. Ni vous ni moi n'avions jamais su être assez adultes pour nous reprocher nos cuites de la veille et nos gueules de bois du matin, pour passer l'âge des bêtises, des grosses colères et de l'envie de jouer ensemble. Et

nous prenions un malin plaisir à dénicher un tas de cachettes secrètes pour nous planquer, même si personne n'avait jamais compté à haute voix jusqu'à dix, juste pour le plaisir de nous chercher un peu et de ne jamais cesser de nous surprendre en n'étant jamais là où nous nous attendions. Et même si nous n'avions jamais les pouces levés ni les mots des grands pour le dire, nous adorions ça.

Un demi-siècle nous séparait, une noce d'or que nous n'avions jamais pris le temps de faire semblant de célébrer, comme nous détestions tout ce qui brillait s'il ne s'agissait pas de ces étoiles que nous nous glissions l'air de rien dans les yeux, ou nos éclats de rire. Le monde s'amusait à nous prêter un paquet d'intentions débiles, de l'amour, de la haine ou les deux, à la fois comme il ne savait plus vraiment sur quel pied danser dans notre cour de « récré » qu'il prenait pour un champ de bataille ; mais nous nous amusions encore plus à le regarder s'étaler de tout son long au milieu, et nous

nous moquions bien de ce qu'il s'échinait à nous prêter du demi-siècle qui nous séparait de la destination tant que nous nous donnions toujours assez de quoi nous marrer avant de l'atteindre. Mais à abuser du second degré, nous avons oublié de prendre un peu au sérieux nos feux intérieurs.

Nous nous pensions bien du talent à ne jamais retenir nos fous rires, alors que nous manquions de courage pour sangloter et nous prendre dans les bras avant que nos feux nous consomment.

Les pieds de l'honneur

C'était un jour de printemps quelques jours avant son déménagement.

La veille au téléphone, je lui ai demandé s'il avait terminé de faire ses boîtes. 35 ans qu'il vivait là dans cette toute petite maison construite par sa belle-mère. Et 8 ans qu'il vivait seul et qu'il voyait bien que de rester dans cet endroit n'avait juste aucun bon sens.

Après la mort de ma mère qu'il adorait, il a essayé de poursuivre ses parties de tennis avec ses amis et d'honorer la présidence du club qu'il avait créé vingt ans plus tôt. Mais l'envie n'était plus là. Il jouait de moins en moins. Chaque année, son statut de président lui permettait d'apporter une pelletée d'enfants du club à assister à des matchs qu'ils n'oublieront probablement jamais.

Il quittait cette maison où je suis né et j'ai passé mon enfance pour venir vivre près de moi et de ses petits-enfants à près de 700 kilomètres au sud. Les déménageurs étaient prévus le surlendemain.

À mon arrivée chez lui, je constatais que beaucoup d'objets n'avaient pas encore trouvé leur place dans les boîtes. Je voyais bien qu'il n'avait pas fait grand-chose durant les dernières semaines pour préparer ce changement de vie à 77 ans. Les photos de ma mère et de ses petits-

enfants étaient toujours accrochées au mur et encombraient le buffet du séjour. Le Noël précédent, il l'avait passé chez nous. Déjà il avait bien grossi à cette période et je pouvais voir que ses déplacements se faisaient plus lents. À nouveau, je remarquais qu'il avait pris du poids, au point d'être physiquement limité. L'athlète qu'il incarnait à mes yeux avait complètement disparu.

Il avait renoncé à ses souliers en cuir et à lacets, préférant désormais des mocassins ou des espadrilles plus faciles à enfiler surtout avec le chausse-pied « à rallonge » accroché le long du mur du placard à chaussures. Dans ce placard, il y avait encore ma vieille paire de Clarks usée que je portais pour aller à l'université. Il y avait aussi quelques cases vides, car mon père avait dû enlever les souliers de ma mère tellement cette vue lui rappelait le temps joyeux de leur vie ensemble.

Très peu de choses étaient emballées, et maladroitement, comme à mon habitude, je lui en fis le reproche. « Pa', t'exagères ! Ça fait plus d'un mois que tu sais que tu déménages et t'as presque rien fait... Crois-tu franchement que ça va s'faire tout seul ? »

Il m'a répondu : « Tu sais je suis content de venir vivre près de chez vous, mais tu dois comprendre que c'est aussi dans cette maison que j'ai vécu le plus longtemps. Je croyais que ce serait facile, mais chaque objet de cette maison me rappelle tellement de moments ! Et puis, je ne peux plus me baisser, j'ai mal aux hanches, enfin surtout à celle qui n'a pas encore été opérée. Je ferai l'opération

quand je serai installé. Et je ferai un régime aussi. Tu sais hein ?... »

Oui Papa, je sais...

Et voilà qu'il a ajouté : « Non, tu ne sais pas tout, voilà plus d'un an que j'ai été opéré de ma première hanche et que je ne peux plus me baisser. Un an que je ne me suis pas lavé les pieds en dehors de la douche et que certains ongles me rentrent dans la peau !... Je ne t'en ai jamais parlé parce que je sais que tu vas me faire des reproches, que tu vas me dire de me bouger, de faire un régime, que ma vie n'est pas finie et je n'ai pas envie que tu me dises tout ça !... Je vieillis mon fils chéri et tu n'es pas toujours très gentil avec moi. »

Après avoir ravalé ma salive et ma colère montante contre le temps qui passe et surtout contre moi-même, je lui dis : « Fais-moi voir tes pieds ! ». Assis devant moi, il essayait maladroitement d'enlever ses bas tout seul. Je réalisais maintenant la difficulté qu'il avait pour faire ce geste quotidien. Je me mis à genoux pour l'aider à ôter ses bas. Les ongles de ses pieds étaient très longs et presque crochus. Je sentais sa gêne et son mal-être se présenter face à moi. La honte s'était invitée à cet instant entre nous deux. Lui, parce qu'il était incapable de s'occuper de lui tout seul, et moi parce que je n'avais rien vu de la vieillesse s'installer sur ce bel homme noble, cultivé dont les répartis prouvaient à tous son intelligence et sa bienveillance.

Je ne voulais pas voir. Je refusais son état de vieillesse. Sans réfléchir davantage, j'ai été dans la salle de bain pour remplir

une baignoire d'eau tiède savonneuse que j'ai posée devant lui afin qu'il place ses pieds. Je suis resté assis en tailleur un moment devant ses pieds et j'ai commencé à lui laver avec une éponge dégoulinante d'eau et de mousse. J'entends encore le bruit des gouttes d'eau retombant dans la baignoire. Je vois encore l'image de mes mains caressant le bas de ses jambes, l'arrière de ses chevilles et la mousse s'installer entre ses doigts de pieds. Je levais la tête vers lui et mes yeux s'embrouillèrent de larmes en même temps que les siens. Il ne voulait pas me voir agenouillé devant lui et je ne voulais pas le voir vieillir. À ce moment-là, je voulais repartir avec lui sur le terrain de tennis et reprendre notre match où aucun de nous deux ne voulait perdre. Je voulais qu'il soit « comme avant », comme du temps de ma mère, comme du temps où il voulait tout pour moi. J'étais son fils unique, mais je n'avais pas encore compris qu'il était mon père unique.

Un geste si simple. Un geste au niveau de la terre et de l'humilité. M'agenouiller devant mon père pour lui laver les pieds m'a permis d'élever mon cœur et ma reconnaissance, tant envers lui qu'envers moi. Un geste de partage où le temps n'avait aucune importance. Il n'y avait plus de jugement, juste de la fierté et de l'honneur. Le but de la vie est d'élever son cœur.



La vie est un trait d'union

Les fauteuils roulants arrivaient poussés par les vaillantes préposées aux bénéficiaires qui les installaient en forme de croissant et en rangées devant la scène. Des tapis de gymnase étaient déposés au centre, devant cette aire de jeu, créée par des bénévoles afin d'accueillir les protagonistes de la pièce de Noël. Je sentais la joie des spectateurs et spectatrices, aînés.es de la Résidence Berthiaume-du-Tremblay. Je voyais sur leurs visages ridés, des yeux éperonnés et tranquilles, des sourires silencieux et une certaine effervescence dans leurs corps presque inertes. Les sens se mettent au repos lorsqu'on est vieux, mais le cœur usé éprouve encore des émotions, qui elles, ne vieillissent pas. C'était un bonheur pour eux d'assister à cette activité.

Les enfants de la garderie, un peu surexcités, sont accourus par la grande porte de la salle accompagnés de leurs éducatrices. Ce petit groupe, un peu agité et curieux, s'est assis sur les tapis de gymnase. Excités et amusés de faire une sortie, ils remuaient beaucoup et avaient hâte que le spectacle commence. Émerveillés, ils regardaient les toiles colorées de fond scénique et s'impatientaient de savoir ce qui allait se produire. J'observais ces deux générations séparées par tant de décennies rassemblées en ce lieu. Doucement, je déposais ma main sur

une épaule, saluant la dame que j'avais l'habitude de visiter, je me glissais entre les fauteuils et je donnais la main à l'une et à l'autre. J'étais émue. Les personnes âgées vous serrent longuement la main comme pour mieux s'attacher à l'existence. On demanda le silence et la pièce débuta.

Je me suis positionnée afin d'examiner la réaction des gens. Celle des petits était sublime. Des rires francs, des mains sur la tête, des doigts sur les lèvres, des yeux écarquillés, des bouches grandes ouvertes, des bras qui se croisaient et se décroisaient, des sautilllements et une immobilité soudaine et passagère. Les aînés.es, plus impassibles corporellement, car limités.es dans leurs mouvements, ont le souvenir à raconter qui remonte à leurs lèvres tremblantes. Il est bouleversant de voir de vieilles personnes presque éteintes avoir une lueur qui brille dans les yeux. La spontanéité des enfants est merveilleuse et c'était touchant de les voir, à la fin de la pièce, partager les plateaux de biscuits de Noël avec les résidents.es. Entre l'enfance et la vieillesse, il y a un trait d'union. Les enfants sautent dans la vie, la tête pleine de rêves, sans préjugés, et les vieux ont perdu leurs illusions et vivent de leurs souvenirs. En revenant chez moi, je réfléchissais à cela. Les enfants qui auront appris à côtoyer la vieillesse sauront percevoir le monde tel qu'il est avec clarté et sensibilité. Ils apprendraient la vérité culturelle et politique du système global des collectivités et se responsabiliseraient davantage envers leurs aînés.es. Sur leurs pierres tombales, leur trait d'union aura valu la peine de se tracer.



Bonjour maman !

La grande tasse de café fumait. Les températures basses de ce matin contrastaient avec le brûlant du liquide. Les volutes s'échappaient à l'image de danseuses orientales et s'évaporaient ensuite comme par magie. Encore ensommeillée, je les suivais des yeux jusqu'à leur complète dissipation. Il était très tôt. Étrangement, depuis plusieurs matins, je me levais la première, à un moment où tout le monde dormait encore à la maison. Je voulais profiter de ce calme matinal pour observer posément le lever de soleil. J'étais installée à mon bureau situé devant la grande baie vitrée afin de contempler ce spectacle. Je voulais le voir depuis le commencement : je voulais vivre la naissance d'un nouveau jour en toute conscience et accompagnée de tous mes sens en éveil.

Dans la nuit, j'avais encore rêvé de la même chose : maman me disait qu'il fallait que *j'y aille*, qu'il fallait que *je le fasse*. Elle le répétait avec insistance et en même temps avec confiance et douceur.

L'aube, cette clarté qui précède le lever du soleil cherchait à poindre, comme indécise. La pointe du jour blanchâtre et voilée s'esquissait. Les toutes premières lueurs du jour se présentaient à moi.

Cela faisait plus d'un mois que ce rêve revenait à intervalles réguliers. Au début, je ne le comprenais pas, je n'y faisais même pas attention. Et puis, le rêve est revenu, plusieurs fois, et de façon de plus

en plus rapprochée. Je savais que je devais y accorder de l'importance, mais de quelle manière ? Et à quel degré d'importance ?

Vas-y, fais-le !

Peut-être que cette idée me tracassait après tout. C'est probablement pour cette raison que mes nuits étaient raccourcies et que je me sentais obligée de me lever tôt : sortir du lit et agir, faire quelque chose. Comme si quelqu'un attendait une action de ma part.

J'apercevais le chat qui se faufilait devant la maison. Il aime profiter de ce moment particulier pour chasser.

Une couleur rosée s'annonçait. Je m'en doutais ! Je savais que l'aurore allait être particulièrement belle ce matin avec des lueurs brillantes. L'aurore... qui est la lumière paraissant au ciel avant que le Soleil éclaire l'hémisphère. Tous les matins, elle suit l'aube et précède le lever du Soleil. Aujourd'hui, l'aurore éclate à l'horizon, elle illumine, elle m'éblouit de sa beauté dorée.

Allez ! Vas-y !

Mon rêve, mon inconscient, ou autre me disait d'agir, mais à quel sujet ? En y repensant, j'avais plusieurs décisions à prendre. Des choix à opérer. Bientôt. Sur des sujets qui me tourmentaient, mais sans grande gravité.

Des réflexions concernant mon travail. Fallait-il choisir la facilité du « connu » ou le pari risqué et exotique d'une autre aventure ? Des décisions également concernant un achat matériel important : mais si je réalise ce rêve, à quoi vais-je rêver par la suite ?

Vas-y, fais-le !

Il ne s'agit pas de ça. Ce ne sont pas ces préoccupations qui me tourmentent. J'ai l'impression qu'il s'agit d'un sujet plus profond.

Une brume, que je n'avais pas encore vue apparaître, épaisse. Plusieurs corbeaux se font entendre. Peut-être qu'ils ont aperçu le chat. Je profite pleinement du calme matinal. Tout mon corps respire le silence et la quiétude. L'aurore est là. Ce formidable spectacle ne me lasse pas.

Les météores lumineux, produits par la réfraction et la réflexion de la lumière représentent toujours une admiration à mes yeux.

Le soleil pointe un tout petit bout de lui, un fin rayon surgit à l'horizon, puis l'astre déplie son étoile rouge et éphémère sur la plaine.

Vas-y, fonce !

Il y a aussi, enfin, cette découverte que j'ai faite plusieurs semaines auparavant. Une lettre de ma grand-mère que j'ai trouvée au grenier, dans la petite valise en carton de maman. Maman a toujours été muette concernant son père. C'était comme un sujet tabou. On n'en parlait pas. Depuis toujours. Je sentais bien, implicitement, qu'il ne fallait pas l'évoquer. J'avais tenté quelques fois de poser des questions à maman, mais je voyais, je devinais à son visage qu'elle ne voulait pas continuer la conversation. Elle devenait nerveuse, son visage se figeait et elle se murait dans un silence douloureux. Je sais seulement que maman n'avait pas de nouvelles de son père depuis très long-

temps. Je crois même qu'elle ne l'a pas connu. De la même façon, grand-mère avait la bouche qui se fermait à l'évocation du sujet, ses sourcils se fronçaient et son regard restait droit et fuyant. Maman m'avait seulement dit que grand-mère n'avait pas eu d'autres compagnons.

Allez ! Vas-y !

Les paroles de maman revenaient en boucle. Elles tournaient dans mon cerveau comme une chanson dont on n'arrive pas à se défaire et qui perturbe la réflexion.

Ça y est, j'entends le premier cri du coq. Je vais me servir un autre café. Il est bien chaud. J'attrape un sablé dans la grande coupelle qui me tentait depuis tout à l'heure. Nous les avons confectionnés hier, ma fille et moi. J'avance à pas de loup, comme s'il fallait que je demeure très discrète afin de ne pas perturber le lever de la journée. Le feu de la cheminée ne s'est pas éteint cette nuit, une chance, car le frais est bien présent. Je rajoute du bois et reste un moment devant les flammes afin de réchauffer mes mains.

Vas-y, fonce, tu vas y arriver !

La lettre que j'ai trouvée dans la caisse en bois m'a troublée. Enfin, au départ, j'ai eu l'impression que j'intégrais un élément manquant de mon histoire familiale et que c'était tout. Je pensais que j'allais continuer à vivre avec cette information supplémentaire, la digérer et puis rien d'autre. Ensuite, j'ai eu l'impression que cette annonce, ce secret bien caché, avait fait son chemin, dans mon cerveau, dans mon corps, avait imprégné mes souvenirs enfouis et qu'elle était en train de

réécrire toute seule le déroulé de notre histoire familiale. Cette histoire taboue, camouflée, mais dont on savait intuitivement la gravité, commençait à vouloir émerger, sortir et respirer le grand air.

Il faut le faire !

Dans cette lettre, ma grand-mère racontait son histoire. Sur l'enveloppe, ces trois mots paraient timidement : « À ma fille ». D'après ce que je comprends, il s'agit d'une lettre posthume que ma grand-mère avait écrite pour sa fille, ma mère. L'enveloppe avait été ouverte, donc maman l'avait lue, sans toutefois l'avoir évoqué avec moi par la suite.

Vas-y !

J'avais donc ouvert la lettre, et je me souviens aujourd'hui du contenu :

Mes grands-parents se sont rencontrés à l'église, dans une petite ville du centre de la France. Ma grand-mère avait vingt ans et venait régulièrement se confesser afin de trouver une oreille attentive qu'elle avait peu à la maison. Puis, les confessions de la grand-mère sont devenues petit à petit des mots d'amour dits au prêtre. Ma grand-mère est tombée enceinte en 1942. Le prêtre se trouvait devant un dilemme : choisir entre la femme qu'il aimait et leur enfant, ou l'église. Enfin, c'est ce qu'il disait à ma grand-mère et elle le croyait.

Puis, il y a eu des rumeurs. Le curé décida de parler à son supérieur et dans le même temps, mon arrière-grand-père écrivit à l'évêque. Le diocèse a naturellement proposé de l'argent à ma grand-mère pour qu'elle parte du village avec

son futur enfant. Elle a refusé. Les hommes d'Église ont essayé d'arranger une adoption, mais cela n'a pas pu aboutir. Finalement, le prêtre a nié avoir eu une liaison avec ma grand-mère et n'a jamais reconnu sa fille. Il avait choisi l'église et fut muté dans le nord de la France.

Une autre lettre se trouvait dans l'enveloppe, elle était écrite de la main de mon arrière-grand-père, le grand-père maternel de maman. Il expliquait au diocèse la situation embarrassante dans laquelle se trouvait sa fille. Il demandait à l'évêque d'intervenir auprès du responsable. Il disait que le prêtre avait commis une faute grave et du fait de son acte irréversible, n'avait d'autre choix que de rompre officiellement ses vœux et épouser sa fille.

On lisait bien en filigrane que cela représentait également une question d'honneur familial.

Vas-y, fais-le !

En définitive, ma grand-mère est restée vivre chez ses parents avec sa fille. La famille fut régulièrement l'objet de critiques et de moqueries. Ma grand-mère demeura très longtemps avec le poids du péché, une culpabilité entretenue par le silence lourd à l'intérieur même du foyer.

Grand-mère est décédée il y a dix ans et maman vient de mourir subitement. Elle n'a pas eu le temps de nous parler du secret invouable. Néanmoins, je pense qu'elle ne le souhaitait pas. Ou était dans l'impossibilité de le faire. Aucune des deux n'avait évoqué cette histoire.

Le jour est complètement levé maintenant. J'entends du bruit dans la maison, cela doit être ma fille. Je vais refaire du café et

le boire en sa compagnie. Je la connais bien, ma fille. Je sais que ce matin, vu l'heure à laquelle elle s'est couchée et le bruit particulier de ses pas, ce sera un café noir dont elle aura besoin. Mon intuition maternelle s'exprime avec l'expérience de plusieurs années.

Vas-y, fonce !

Au moment où j'évoque intérieurement cette relation particulière mère-fille, je pense comprendre mon rêve. Je parviens à le percevoir différemment.

Aurai-je besoin moi aussi de me libérer d'une histoire qui n'est pas la mienne, mais dont j'ai hérité ? Il semblerait que les tabous se transmettent de génération en génération jusqu'à ce qu'un membre élu décide de les dévoiler. Les mettre à nu afin de mieux les regarder en face et transformer ces secrets invouables en fait avérés.

Aujourd'hui, à l'instant, j'ai compris le message de maman, le sens caché de ces manifestations. Pourquoi je souhaitais me lever tôt et observer l'aube puis l'aurore. Leurs symboles respectifs sont flagrants. Nul besoin d'explications alambiquées.

L'aube et l'aurore sont souvent symboles d'espoir et impliquent le commencement et la naissance. Je pense à ce moment-là à une *Re-naissance* familiale, d'autant plus que le mot *aube* implique aussi sérénité, de promesse de vie. L'aurore peut désigner symboliquement l'annonce de quelque chose qui se dessine et qui promet une suite. C'est moi qui suis chargée de la continuité. Je *Suis* la suite et l'héritage.

J'ai compris maintenant ce que je me dois d'accomplir : demain, je me lèverai,

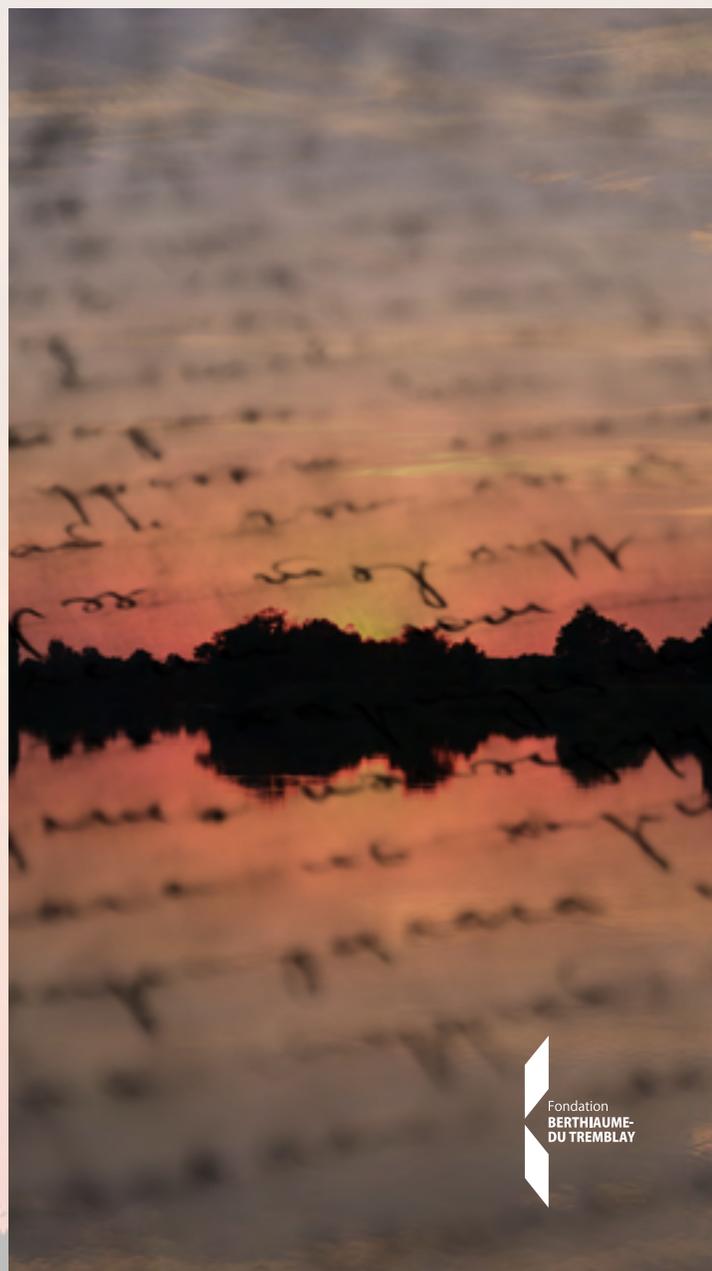
sûrement tôt par habitude, je me servirai un café et en regardant les volutes de fumée, j'écrirai. J'écrirai afin de faire émerger l'histoire trop longtemps cachée de ma famille.

Ma fille approche. Ma progéniture, mon relais générationnel.

La roue va tourner, mais c'est moi qui vais écrire et raconter l'histoire.

La roue doit tourner, mais du bon côté. Elle m'embrasse :

— « Bonjour maman ! »



Le vieux

Claire SAUVAGE

J'entends le craquement d'une chaise
de bois blanc
Aussi vieille que le cul qui se trouve
posé dessus

Mes yeux s'emplissent de larmes et ma
robe est tâchée
Sa jolie couleur parme est maintenant
toute grisée

Un pas lourd dans l'allée fait trembler
les cailloux
Qui à la dérobée m'ont écorché les
genoux

Il s'approche, le vieux, lentement, dos
courbé
Un sourire bienheureux, une tendresse
retrouvée

La douceur de ses bras qui m'enlacent
gentiment
Un souvenir d'autrefois qui me porte
présentement

« Allez, petite, ta vie ne fait que
commencer
C'est un bon jour pour apprendre à se
relever. »



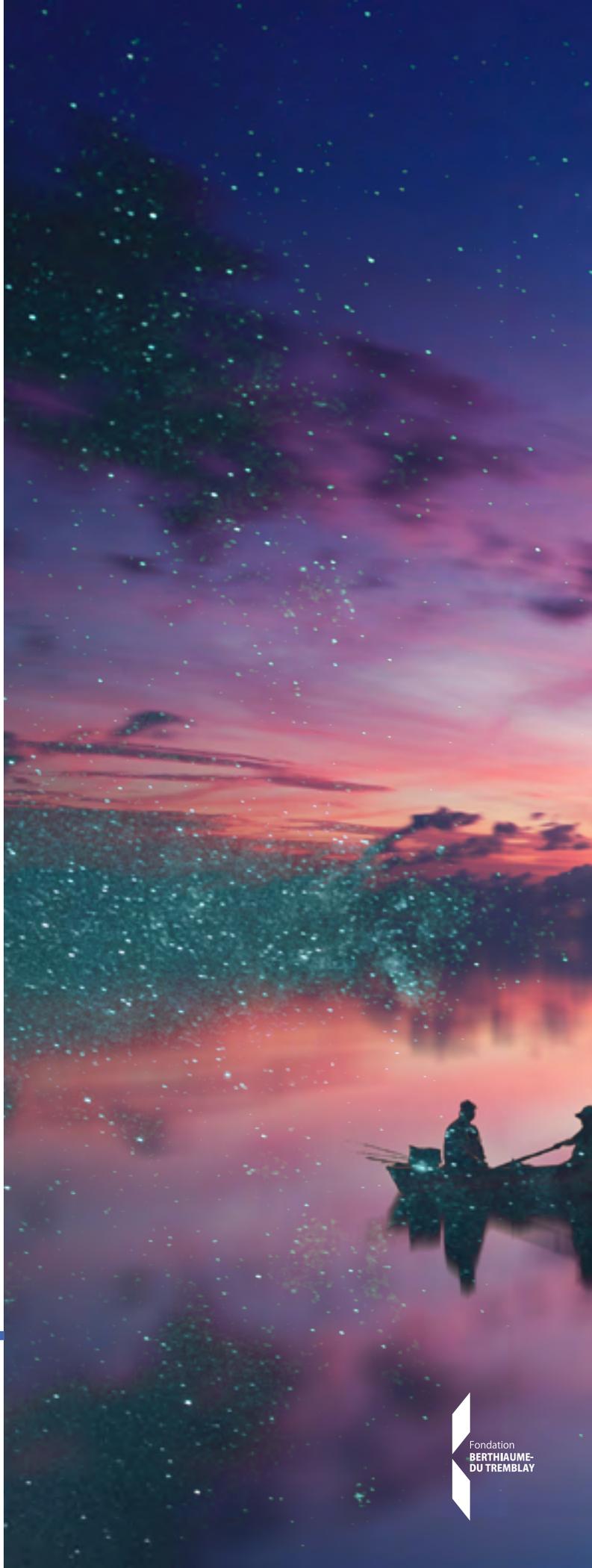
Sous les regards

Un jour pour célébrer,
Un jour pour se recueillir ;
L'union d'êtres sacrés,
Pour le meilleur, comme pour le pire.

Les liens sont défaits,
Certains manquent à l'appel ;
Tous les symboles et leurs effets,
S'envolent et se démêlent.

Un moment, un souvenir, une pensée,
Un coup d'œil vers les nuages,
Toutes les étoiles sont lancées,
Sans règles, ni arbitrage.

Une échappée dans le ciel,
Comme pour se faire remarquer ;
Des vœux conjugués au pluriel,
Sous les regards, sans oublier.



L'extraordinaire cadeau de la vie

Il est sept heures, Valentine se lève. Il ou elle doit arriver bientôt.

Valentine ne le ou la connaît pas, elle ne sait rien de ce petit bout d'humain. Elle ne sait pas que c'est en ce moment, que c'est l'instant.

Elle part travailler comme tous les jours. Pourtant, aujourd'hui, quelque chose va changer et transformer sa vie.

Son travail est déjà la moitié de sa vie. Elle s'investit à deux cents pour cent, mais maintenant à sept heures cinquante-quatre minutes, un message arrive qui la fait chavirer. Si vous la voyiez, elle saute,

elle rit, elle pleure devant ses collègues et amis. À chacun, elle leur dit :

« Ça y est ! Le bébé est arrivé ! Un petit bout de quarante-six centimètres et deux kilos cinq cent soixante ! »

Évidemment, tous demandent : « Qu'est-ce que c'est ? Mais dis-nous ce que c'est ! » et elle de répondre : « Je ne sais pas ! ... Je ne sais pas ! »

Mais le temps n'est plus aux bavardages. L'activité reprend, captivante et surtout accaparante. Le grand chef débarque aujourd'hui et évidemment qui doit l'accueillir ? C'est Valentine, qui est sur son nuage duvillet et cotonneux depuis sept heures cinquante-quatre.

« Bonjour Monsieur Vitan, je suis heureuse de vous accueillir dans notre agence de Bienville. Je me permets d'ajouter qu'aujourd'hui est et sera une très belle journée, car je viens d'apprendre que je suis mamie pour la première fois. »

La matinée se passe très agréablement. Les échanges sont enrichissants, intenses et remplis d'humanité. L'équipe est satisfaite des heures passées ensemble.

Le temps du repas permet à Valentine de communiquer avec ses enfants, qui restent secrets sur ce bébé avec beaucoup de joie et de sourire dans la voix. Ils l'informent que la première rencontre avec ce trésor si précieux peut avoir lieu en début d'après-midi. Elle s'empresse de prévenir ses compagnons de l'agence qu'elle souhaite partir très vite en fin d'après-midi. Son départ ne peut être effectif que si le bilan de la journée est accompli. Mais le temps est un filou, il passe très lentement. Par instant, Valentine s'échappe, s'évade, s'envole par la pensée et se raconte alors des histoires. Par exemple, celle du petit chaperon rouge. Elle s' imagine en grand-mère et invente les visages de son petit-enfant. Bizarrement, le loup devient totalement transparent et inexistant, tout comme l'image de ses collègues. Elle imagine également qu'elle est une des fées qui se penche sur son berceau pour lui donner toutes les qualités dont elle rêve pour ce petit bout de chou. Mais surtout, elle invente tout ce qu'elle va pouvoir partager avec ce bambin, source d'un si grand bonheur.

Enfin, dix-sept heures sonnent. Elle se déplace à la vitesse de la lumière pour se rendre auprès de sa petite famille. Son cœur bat la chamade. Comme ce matin, elle rit, elle décolle du sol, des larmes inondent ses yeux. Le moment tant attendu de la rencontre est arrivé. Il est dix-sept heures vingt-cinq. C'est le grand bing bang ! Valentine peut enfin se noyer dans les yeux d'Emma qui l'attend, les yeux grands ouverts et qui agitent ses petits bras, avec un sourire d'ange comme pour l'accueillir !

Et là, bizarrement, le temps file, file, file ! La fin du jour est arrivée avec ce somptueux cadeau de la vie !



J'accompagne ma maman

J'accompagne ma maman, le long de son chemin de 98 ans et sept mois, comme on accompagne un enfant, marchant le long d'une route et côtoyant le danger que lui, nullement ne redoute.

Côte à côte, nous affrontons le quotidien qui n'est pas des plus ordinaires. Si ce n'est pas par maladie, tout commence par le jardin des accidents où le parcours *Déséquilibre* trouve des adeptes à ne plus en finir. Mais cet enthousiasme forcené a d'énormes conséquences, ma maman les a bien connues, et elle a quelquefois bien sûr fini aux Urgences ! Et puis, comme cela, doucement commence la décadence... Lentement, jour après jour, arrive le moment où il ne peut plus y avoir de retour. Ma maman appartient à nouveau au monde de l'innocence, et tel un nouveau-né pour lequel à toute chose il faut penser, paisiblement le soir, elle se laisse border.

En prenant de l'âge, le corps fatigué ne peut plus suivre la cadence, à laquelle il était habitué. Et, il en est de même pour la santé que l'âge avancé fragilise et abîme, si bien qu'elle ne peut être réparée. Dès lors, la vie étant rancunière, plus rien ne redevient jamais pareil. Alors, débute le vrai travail de résistance, muni de patience et accompagné de bienveillance, car face à cette délicatesse on ne peut résister.

Sans rien avoir vu venir, on ne fait que constater que leur taille diminue et bien vite, acquérant le pouvoir d'être aussi léger qu'un petit chat, donnant envie d'être protégé. Ma maman a commencé à manger comme un oiseau, puis elle s'est bien vite mise à picorer comme un moineau. Comment pouvoir se battre contre la vieillesse quand celle-ci engloutit de toute force ? Comment repousser le temps alors que l'oubli devient leur ami ?

Ce n'est pas toujours facile de parler, parler, parler, pour que l'oreille entendant mal puisse avoir sa part de conversation tout en sachant que dans quelques minutes, tout va dans un clin d'œil disparaître.

En revanche, ma maman n'oublie pas son passé. Une anecdote surgit, elle se met à *rigoler*... Autant soudainement aussi, elle se met à répéter sa réflexion favorite : « Je ne savais pas que c'était comme cela de devenir vieux, maintenant je le sais et toi aussi, alors pour toi c'est mieux, tu seras préparée ! » Ce n'est pas marrant hein, quel calvaire ! J'accompagne ma maman...

Anniversaire de mariage

« Cooooomme tu veux ma biche... »

Un surnom en référence au trait noir relevant du regard perçant de ma grand-mère et à la chanson de leur jeunesse, une déclaration d'amour légère et authentique de Francis Alba : Ma biche.

Le sourire aux lèvres, mon grand-père s'amuse une fois encore des emportements légendaires de ma grand-mère.

En fond sonore, j'entends ses cris s'élever, son accent du sud semble rebondir sur les murs. La scène digne d'une comédie de boulevard m'est familière. Forte et fière, ma grand-mère s'emballa, sourde aux plaisanteries grand-paternelles. Caractère de feu pour l'une, provocations inutiles pour l'autre, voilà la recette d'une famille et d'une traditionnelle dispute de couple de fin de repas.

Un spectacle habituel dont plus personne ne s'inquiète, enfants et petits-enfants s'amuse de ce remue-ménage.

Elle est belle ma grand-mère, les mains tendues en avant, elle semble danser sur le rythme de son parler marseillais. Expressions du pays, sonorités qui lui sont propres, un piment voguant entre Corse et Provence.

Il est beau mon grand-père, les yeux illuminés par son pousse-café, coutumier des éclats de sa femme, il rit, il fait l'idiot, amuse la galerie, tant et si bien qu'il finit par décrocher un sourire sur la bouche de celle qui le sermonne.

Encouragé, le voilà qui accentue ses bêtises, et c'est un rire maintenant que ma grand-mère lui offre.

Les voilà tous les deux, chien et chat, piquants et tendres à la fois.

L'ambiance sonore a changé, les rires remplacent les cris et je vois dans les yeux de ma grand-mère de la tendresse et de l'amusement. Elle fait non de la tête, mais elle rit malgré elle.

Ils sont beaux mes grands-parents, conscients des failles et défauts de l'autre, mais présents, prévenants et aimant avant tout. Cinquante-cinq ans à marcher côte à côte, une vie de souvenirs, de cris, de réconciliations, de partage et d'amour. À deux, ils ont créé une famille qui de mois en mois s'agrandit avec de petites têtes blondes qui s'ajoutent peu à peu aux repas familiaux. Tant de regards nouveaux sur les dîners-spectacles qu'ils nous offrent, tant de rituels, tant de traditions qu'ils nous transmettent.

La recette de l'amour familial, des liens qui nous unissent et qui nous unissons toujours se trouvent dans leur union, dans leurs cinquante-cinq années passées ensemble.



Chaque cri, chaque désaccord est une leçon de tolérance, de bienveillance et d'amour qu'ils nous enseignent.

Loin d'eux en ce jour d'anniversaire, je pense à eux, à leur si jolie histoire, à leurs deux filles qu'ils aiment tant et à leurs six petits-enfants chéris. Je pense aux arrière-petits-enfants désirés si longtemps qui petit à petit apparaissent.

Je pense aux anecdotes familiales, aux souvenirs d'enfance, à leur jeunesse qu'ils nous racontent, à leur vie à deux, à ce nombre d'années passées ensemble.

Alors en ce jour, je leur souhaite un merveilleux anniversaire et je les remercie de se supporter parfois, de se chérir souvent, dans ce capharnaüm d'amour qui tisse notre si jolie famille.

Mon amie RIM

Je suis triste aujourd'hui. Je sens la lourdeur du confinement. Ça fait plus de trois mois que je ne vois personne à part les rares fois quand je vais à l'épicerie ou à la pharmacie. On me dit que je suis vulnérable, et même à risque de mourir si j'attrape la COVID-19. Je respecte les consignes et je sors de ma maison le moins possible. J'essaie de m'occuper du mieux que je peux. Mais là, aujourd'hui je m'ennuie... Je suis tannée de regarder les nouvelles. C'est toujours la même chose. Le nombre de morts dans les résidences pour aînés; les hôpitaux surchargés, etc. C'est déprimant. Je m'ennuie de mon monde, de mes frères, de mes ami.e.s, de ma vie... Aujourd'hui j'ai juste envie de me plaindre... Je sors sur mon balcon arrière pour prendre de l'air. Je m'assois avec un verre de vin. Ça sent le printemps...

Soudain, j'entends une petite voix derrière moi: « bonjour ». Je me retourne pour voir qui m'interpelle. C'est une petite fille. Toute jeune. À bout de bras, elle met du linge sur la corde à linge au deuxième étage de la maison à côté de chez moi. Je ne me souviens pas de l'avoir déjà vu...

Je lui réponds: Bonjour... Comment ça va?

Elle: Bien (d'un air un peu résigné)

Moi: C'est long, han?

Elle: Ouiiii.

Moi: Tu dois avoir hâte de retourner à l'école.

Elle: Ouiii... Est-ce que vous aimez les chats?

Moi: Oui. J'ai une chatte, peut-être que tu l'as déjà vue?

Elle: Oui. Je l'ai vu ici et parfois là (en pointant du doigt) ... Je vais avoir un chaton pour ma fête.

Moi: Oh, chanceuse. Quand est-ce que c'est ta fête?

Elle: Dans deux mois. Mais je vais l'avoir avant, parce qu'à ma fête on va être partie en voyage. Je vais l'amener avec moi peut-être.

Moi: Où vas-tu en voyage?

Elle: En Afrique.

Moi: Où en Afrique?

Elle: Au Maroc.

Moi: Oh, chanceuse. C'est beau le Maroc.

Elle: Oui. (avec un gros sourire)

Moi: As-tu de la famille là-bas?

Elle: Oui. (avec un gros sourire)

Moi: Comment t'appelles-tu?

Elle: Rim

Moi: Moi, je m'appelle Louise.

Elle: Bonjour Madame Louise.

Moi: Bonjour Mademoiselle Rim.

Rim: Aimez-vous les plantes?

Moi: Oui!

Rim: Vous en avez beaucoup dans votre jardin. Je vois souvent des oiseaux qui viennent manger dans votre jardin.

Moi: Oui. Il y a beaucoup d'oiseaux cette année.

Rim: Des rouges.

Moi: Oui, ils sont beaux les rouges.

Rim: Moi aussi j'aime les plantes. J'ai une fleur dans ma chambre.

Moi: Quelle couleur est ta fleur?

Rim: Elle est orange avec du jaune au centre.

Moi: Oh, elle doit être belle.

Rim: Voulez-vous la voir?

Moi: Oui, bien sûr.

(Rim entre chez elle et revient avec sa fleur dans un vase).

Moi: Oh, qu'elle est belle ta fleur !

Rim: Ouiiiiii. (avec un gros sourire)

(Rim entre remettre sa fleur dans sa chambre et revient aussitôt)

Rim: Madame Louise, quelle est votre couleur préférée?

Moi: J'aime le rouge.

Rim: Moi aussi! J'ai une robe rouge que ma mère m'a achetée. Je vais la porter pour ma fête.

Moi: Quel âge vas-tu avoir à ta fête?

Rim: 10 ans. Mon frère, il a 6 ans.

Moi: Tu es une grande sœur alors.

Rim: Oui. Vous, est-ce que vous avez des frères?

Moi: Oui, j'en ai deux. Je suis aussi une grande sœur.

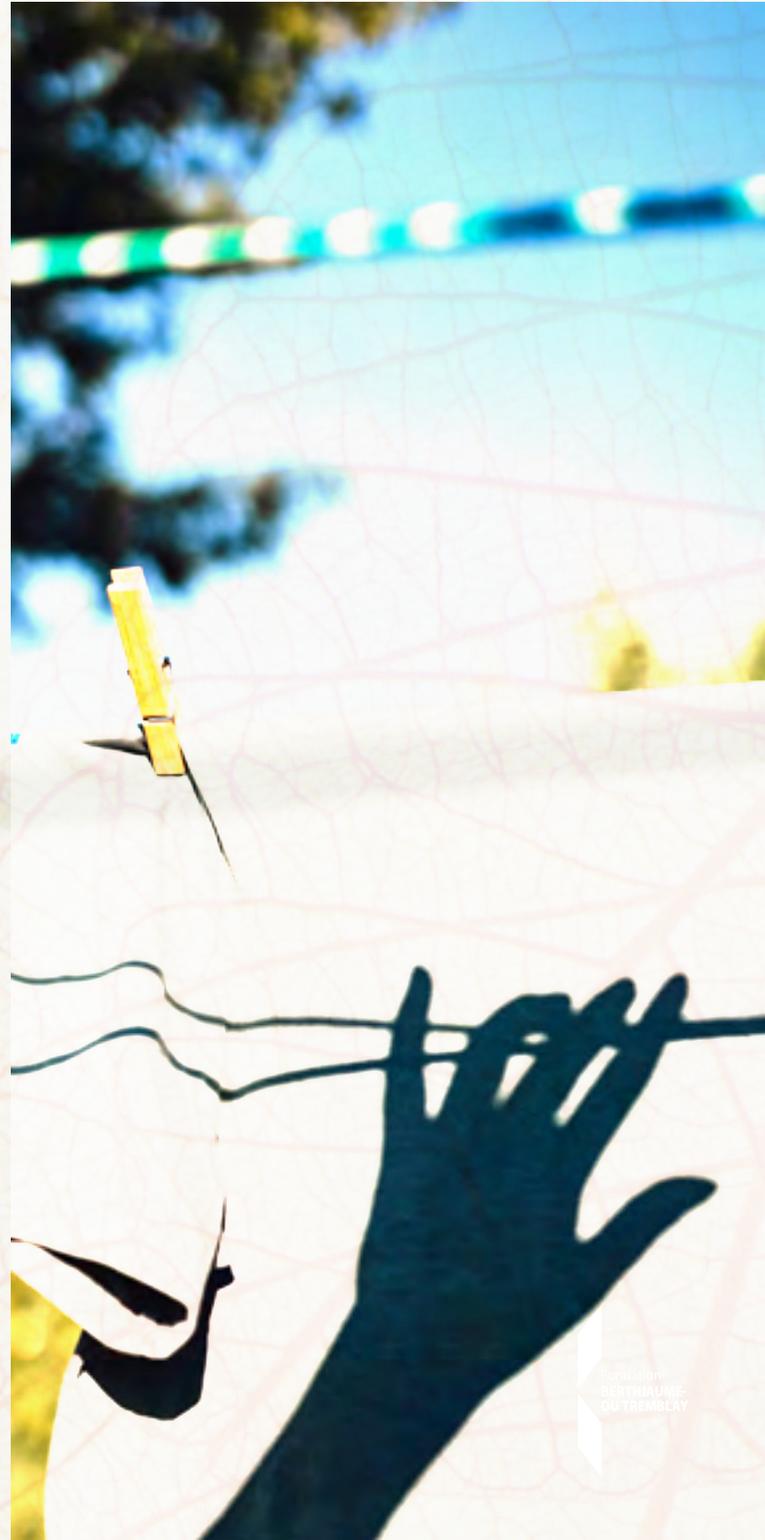
Rim: Pourrait-on être des amies?

Moi: Oui, j'aimerais ça... Tu es très gentille Rim.

Rim: Vous aussi Madame Louise.

(Rim me sourit et me fait un « bye bye » avec sa main)

Elle entre chez elle et j'entre chez moi. Je pleure de gratitude pour cette douce rencontre imprévue avec ma nouvelle amie Rim. C'était une belle journée aujourd'hui.





Mémoire vivante

Je rêve de Kamouraska au dix-huitième siècle. La terre qui m'entoure est sauvage et le fleuve Saint-Laurent s'appelle « le chemin qui marche ». C'est le peuple de la belle rivière qui l'appelle ainsi. Je suis une Malécite qui court à perdre haleine sur la grève. Le capitaine de milice de Kamouraska, Gabriel Paradis, me pourchasse pour m'abattre avec son mousquet. Mes longs cheveux sont balayés par le vent qui vient du large. La bourrasque est si puissante qu'elle m'empêche d'accélérer. Paradis, qui monte à cheval, me rattrape rapidement. J'ai beau filer de toutes mes forces, la balle finit par me traverser au niveau de la poitrine et je m'effondre de tout mon long sur la vase.

Je me réveille alors en sursaut, comme à chaque fois que le sommeil m'amène vers cette scène de poursuite. Je reprends mes esprits et me rappelle que cette histoire, elle est passée depuis plus de deux siècles. C'est celle de l'ancêtre de Jean-Louis Paradis, le propriétaire du moulin où je travaille cet été. Les histoires qu'il raconte sont tellement vivantes que j'en rêve. Je m'ébroue avant de sortir de mon lit, ce matin-là, pour me préparer à me rendre au moulin où j'accueille les visiteurs avides de ces récits. Le bâtiment a de l'âge. Des familles y ont vécu dans l'espace de deux pièces. Des femmes y ont accouché, des enfants y ont grandi et y sont morts. Du monde y est entré en masse pour aller faire moudre du grain. La famille Paradis fait partie du décor depuis de nombreuses généra-

tions. Gabriel Paradis est le premier de cette bande à s'être établi dans la vallée du Saint-Laurent, en territoire Malécite où il a défriché un lopin de terre. Quand les troupes anglaises sont débarquées à la grève de Saint-Germain pour incendier la région en 1759, c'est lui que le major Scott voulait rencontrer, pour un combat d'homme à homme. Il ignorait cependant que Gabriel Paradis était décédé quelques années plus tôt et que le capitaine de milice qui avait si bien défendu Kamouraska n'était plus.

Les Paradis se sont multipliés depuis et se sont durablement installés dans la région. Le moulin qui leur a appartenu a été construit au dix-neuvième siècle. On y entre au niveau du toit, car on l'a construit spécialement au creux d'une pente, pour augmenter la force de l'eau de la Rivière-aux-perles. L'entrée principale donne sur une pièce où les sacs de grains étaient amenés pour être moulus. Une porte à gauche mène au lieu de vie de la meunière, du meunier et de leurs enfants. Des familles y ont vécu jusqu'en 1958. Plusieurs générations de Paradis s'y sont succédées. Cet endroit unique au monde est rempli de souvenirs de d'autres époques et chaque pièce est bondée d'artefacts.

Malgré mes années d'études en histoire, j'ai besoin que quelqu'un m'explique à quoi servaient tous ces objets que je n'ai jamais vus. En bois, en fer, en peaux d'animaux. Il y a à l'intérieur du bâtiment des faucilles, des attelages de chevaux, des outils pour la mouture et toutes sortes de curiosités dont j'ignore tout, mais aussi des objets du quotidien. Des fers à repasser, une marchette de bois pour les bébés, un rouet, une machine à laver, etc. Je dois avoir accès à une mémoire vivante pour comprendre cet

espace du temps qui n'est pas le mien. Et cette source d'informations, c'est Jean-Louis qui est né au moulin. Même si j'ai englouti tous les livres que j'ai pu trouver sur les moulins à eau de la vallée du Saint-Laurent, il me faut ses lunettes sur le passé pour que les murs de la demeure des Paradis se mettent à parler. Il règne une odeur d'humidité et de mouture dans ces lieux bicentennaires, comme si l'air y stagnait. Tout est paisible. Les objets du passé reposent dans chaque pièce comme des reliques oubliées. J'y passe de longues heures seule, à attendre que des visiteurs se pointent ou à répertorier les artefacts. C'est drôle d'imaginer ces lieux animés par les conversations des habitants de Kamouraska venus faire moudre leurs grains, par les cris des enfants et le bruit des mécanismes servant à la mouture. Jean-Louis passe parfois me voir pour discuter de l'historique des propriétaires du moulin ou pour s'informer de l'avancement de mes recherches. « How do you like your job so far? », me demande-t-il. Il aime bien me causer en anglais puisqu'il a enseigné cette matière au collège de Sainte-Anne, la première institution de la région offrant le cours classique aux garçons. À l'entendre parler, sa carrière d'enseignant n'est d'ailleurs qu'un exemple de ses nombreuses vies passées. Enseignant, vendeur d'assurances et puis propriétaire du moulin ; Jean-Louis est comme un chat, car il a eu neuf vies. Quand je m'enquis de son état et lui demande comment ça va, il répond « ça va comme un petit vieux ». Il semble ignorer à quel point sa vieillesse m'est profitable, que son vécu est un trésor à mes yeux d'historienne. Moi, je ne vois pas les rides ni les transformations du corps, mais bien des histoires qui courent sur la peau. Je les trouve belles. Je refuse

de traiter la vieillesse comme ma société le fait, je veux lui donner la valeur qu'elle mérite et surtout écouter les messages qu'elle a à livrer. Lorsque je bute sur un mot trouvé dans les actes notariés ou que j'ai un doute sur la fonction d'un objet, je fais appel à Jean-Louis.

Monsieur Paradis m'appelle « la petite ». Je préférerais « la grande » ou même « la moyenne », mais à travers les yeux de Jean-Louis, je ne peux pas être bien vieille. Il a soixante-dix-huit ans. Cet hiver, alors que je travaillais à la recherche pour l'exposition au moulin, il a appelé chez mes parents pour discuter à propos des anciens propriétaires du bâtiment. Il était sans doute surpris d'apprendre que je ne vivais plus chez eux, mais bien dans un appartement, toute seule, à des kilomètres de ma région natale. Depuis le début de l'été, nous nous connaissons un peu mieux. J'ai appris par cœur plusieurs de ses histoires. Certaines sont répétées plus d'une fois, mais je les laisse couler comme l'eau de la Rivière-aux-perles et creuser des sillons dans mon esprit. Il ne faut pas que cette mémoire s'éteigne. Il ne faut laisser passer aucune parole entre les mailles du filet.

En ce matin de juillet, je stationne ma voiture tout au fond de la longue allée bordée d'arbres et je sors aussitôt pour respirer l'air qui sent le fleuve. Au pied du cabouron, la petite montagne ronde, se dresse le site du moulin Paradis. Dans le hangar, Jean-Louis s'affaire, vêtu d'une chemise de travail. Je n'arrive pas à croire que près de deux cents ans plus tard, le moulin tienne encore debout. Symbole d'un temps révolu, ce bâtiment a survécu jusqu'à nos jours par pure coïncidence. Parce que des gens

ont décidé de le défendre, parce qu'il a toujours quelques bribes du passé à livrer. À présent, c'est à Jean-Louis et moi, deux êtres qui ne sont pas du tout issus de la même époque ni du même monde, d'assurer sa survie et de transmettre son histoire. Quand je regarde un tel tableau, mes yeux sont pleins de merveilles que les terres de Kamouraska ont gardées du passé. Ma tête est remplie de légendes et mon cœur d'amour pour ces territoires de brume et d'eau, là où il y a des joncs au bord de l'eau.



Souvenir

Mes souvenirs d'enfance ne seraient pas aussi extraordinaires si les jours de l'An passés chez nos grands-parents du côté paternel, Joseph-Arthur et Rosanna, n'en faisaient pas partie. La grande famille Rousseau, parent et enfant de tous les âges, arrivait tôt après le dîner. Quel émerveillement devant cet immense arbre de Noël sous lequel tant de cadeaux s'amoncelaient ! Il y en avait pour tous, grands et petits.

On nous faisait patienter en nous parlant du père Noël qui cherchait notre maison et qui, nous expliquait-on, avait fait porter une partie des cadeaux durant la nuit afin que sa charge ne soit pas trop lourde, car il se faisait vieux... L'heure venue, on nous rassemblait tous devant la grande baie vitrée du salon en nous répétant de surveiller le coin de la rue par où il arriverait. Le nez collé à la vitre, aucun n'aurait osé regarder ailleurs de peur de le rater... Puis, miracle ! il tournait le coin avec sa poche sur l'épaule, en marchant à petits pas. Dans la maison, nos cris enterraient les rires des adultes qui se délectaient à nous voir si heureux, croyant au père Noël pour une année encore.

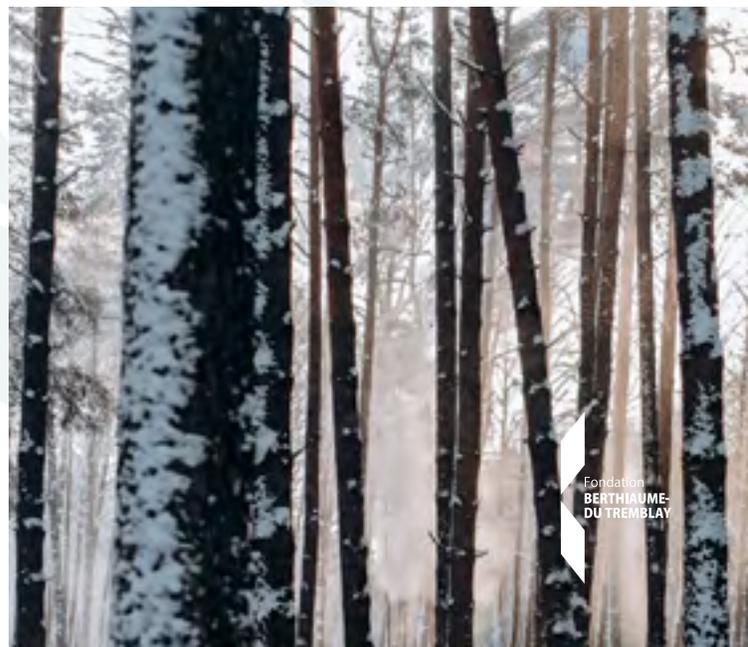
Enfin, le voici devant la maison ! La porte à peine ouverte, il devait se frayer un chemin pour entrer, tous les petits se

suspendant à son bras libre. Après les « ho! ho! » de circonstance, il s'assoit sur la chaise qui lui était réservée. Les enfants affirmaient qu'ils avaient été sages, promettaient qu'ils le seraient encore, et la distribution des cadeaux commençait. Devant les grands-parents, il y avait une table à cartes où ils recevaient les cadeaux de leurs enfants. Grand-père recevait des cigares pour toute l'année, en rappelant qu'il en était à son dernier de l'année précédente... À tour de rôle, les petits prenaient ensuite possession de leurs présents. Les garçons recevaient souvent des Chinese-checkers et les filles, des services à vaisselle en métal. J'aime croire que c'est de là que me vient l'amour de la belle vaisselle. Puis, venait le tour des adultes et le tout se terminait par un sac de friandises pour chacune et chacun. J'essaie encore aujourd'hui de comprendre comment ces adorables grands-parents pouvaient réussir à tout acheter et emballer sans oublier personne. Quel bonheur de se savoir tant aimé !

La journée continuait dans le plus joyeux brouhaha. Pendant que l'on préparait les tables pour le souper, oncle Lorenzo réunissait les enfants dans une chambre pour nous amuser en attendant le repas. Les tantes et mémère étaient alors très occupées à tout coordonner afin que les enfants mangent en même temps que les adultes. Après le bon et copieux souper

traditionnel (soupe, tourtière, dinde, etc.) nous les enfants marquions notre amour dans un même élan en scandant : « Vive mémère ! Vive pépère ! » Nous cessions quand nous les sentions très émus. C'était ensuite la corvée de la vaisselle (je vous laisse imaginer la quantité ...) à laquelle plusieurs participaient. Après les récitations et comptines des enfants apprises à l'école, tante Cécile s'installait au piano pour accompagner les chanteurs et chanteuses. Que de rires, que du bonheur ! La soirée se terminait avec des câlins et des mercis. Dernier geste : grand-mère rassemblait sa trentaine de petits-enfants autour d'elle et rappelait que ses petits étaient la parure de sa maison.

De ces journées mémorables je conserve un souvenir qui ne s'efface pas, malgré mes 93 ans bientôt.



Christine ROSSIER

La confiture secrète

C'était dans le grand chaud des vacances d'été, un de ces soirs d'enfance qui s'éloigne chaque jour davantage. L'une de ces merveilleuses ambiances où notre cœur tout neuf croit encore que le soleil ne se couchera pas tant que nous ne sommes pas nous-mêmes fatigués. Il attendra sereinement que nous ayons fini nos courses, nos parties de cache-cache et nos sauts du sommet du caillou le plus élevé. Nous étions certains qu'il patientait jusque-là, son regard d'amour brûlant posé sur nous. Au milieu du jardin verdoyant, près du sapin immense, la haie nous paraissait aussi haute que la tour Eiffel. Encore que dans ce village loin de Paris, personne ne pensait à l'antique Dame de Fer. Par son feuillage, elle possédait la même perfection des lignes régulières et la fierté des buis bien taillés offrait aux propriétaires une gloire semblable à la longueur de la clôture. Quelques branches dépassant de la bordure impeccablement symétrique, tel un ressort, et tous les habitants s'en offusquaient. Il devenait nécessaire ainsi qu'urgent d'élaguer et d'égaliser. Vite, des dents affûtées, une lame aiguisée, des muscles bandés par l'indignation et sur l'instant, la rangée de buissons retrouvait son irréprochable liseré.

Sur le gazon des voisins, nous étions toute une ribambelle d'enfants à chahuter. La belle odeur verte, le soir encore étouffant comme un four, que la porte grande ouverte, la ménagère laisse refroidir ne nous décourageait pas. Les rires et les roulades se dispersaient sous les pastels du ciel qui tendait sur nous la couverture de son crépuscule.

Soudain, la fenêtre de la cuisine s'ouvrit et la maîtresse de maison m'appela. J'ai laissé mes camarades et je me suis dirigée vers elle tandis qu'elle me toisait de son large nez. Je trouvais admirable l'obscurité que je pouvais apercevoir dans chacune de ses narines.

« Ben quoi, c'est quoi cette histoire ? Ta maman m'a dit que tu n'aimes pas la confiture ? C'est pas bien ça ! »

Au ton employé, je saisis immédiatement que les ennuis commençaient. Le son de sa voix me fit comprendre que c'était un incommensurable tort et que mon destin était scellé. Elle se donnait pour mission de me faire avaler cette pâte beaucoup trop sucrée à mon goût et qui en croquant sous la dent me provoquait un petit frisson de répugnance. Elle avait décidé de me convertir et rien ne la ferait changer d'avis.

Terrorisée par cet énorme tarin, je capitulais déjà. De toute manière, les adultes gagnent toujours. J'étais prête

à engouffrer le pot en entier, sans reprendre ma respiration, pourvu qu'on me libère de ce tribunal jugeant de mon extrême faute et que je puisse retourner jouer avec les autres.

Mais la femme à la chevelure blanche n'avait pas encore déroulé toute la stratégie de ses arguments...

« Tu vas goûter ma recette, tu verras, tu vas beaucoup aimer. Je suis la seule à la cuisiner, mais puisque je suis gentille, je vais t'en donner dans une petite tasse pour ton déjeuner demain matin. C'est une fabrication très spéciale, personne au monde ne la connaît. Personne ! C'est un secret ! Mais je peux te le dire à toi, ce que je mets dans ma confiture, ce sont des ailes de moustiques. »

Jésus, Marie, Joseph... Les bras m'en tombèrent. Je me voyais dépecer entre mes canines ces monstres qui lâchement venaient nous attaquer durant notre sommeil et nous faisaient un réveil tout boutonneux. Et si je ne parvenais pas à les mâcher correctement et qu'ils glissaient encore vivants dans mon estomac ? On me promettait bien que si j'avalais un noyau de cerise, des rameaux pousseraient hors de mon ventre. Alors il ne manquait plus que ça ! Des moustiques pour coloniser les cerisiers qui par mégarde se multipliaient déjà en moi, et allaient bientôt trouver la paroi de mon nombril. Mais qu'avais-je fait pour

mériter un tel sort ! Comment allais-je bien pouvoir échapper à ça ?

J'imaginai les insectes s'ébattre dans le bocal cherchant à s'enfuir, très fâchés, armés de leur pique, menaçant de mordre tout ce qui se trouvait au dehors. Devant cette horde sauvage de bestioles terriblement belliqueuses, j'espérais que la cuisinière ne tente pas d'ouvrir tout de suite le couvercle et que le fléau soit retenu le temps que nous allions tous nous mettre à l'abri chez nos parents.

Elle n'allait pas oser, tout de même ! Elle n'allait pas libérer ce nuage prêt à nous agresser, nous, les gamins du quartier. Mais non !

Alors que mon regard se troublait légèrement sous la peur, elle passa son bras à travers l'encadrement et me tendit une tartine lourde de marmelade rouge. Le menton relevé, elle ne me laissa aucun choix : je devais le croquer sous ses yeux et sous ses naseaux dantesques. Elle me surveillait.

On m'avait toujours dit que si je buvais trop de lait, j'allais meugler pareil à une vache, si je gobais un pépin de pomme, il m'arriverait le même désagrément de sentir un tronc percer mes entrailles. Quel sort pouvait bien attendre les mangeurs de moustiques ? La nuit venue, allaient-ils se réveiller pour se venger, peut-être

allumer un feu dans ma bedaine comme Gepetto l'avait fait dans le flanc de la baleine.

Ce peuple volant et hérissé de piques inquiéta au plus haut point ma pensée.

Je n'avais rien demandé, je voulais juste m'amuser dans l'herbe avec mes copains et ma sœur. Respirer la bonne odeur du soir, savourer la belle saison. Je m'en fichais des pots de confiture !

— Allez ! Vas-y, goûte ! Ne fais pas la pénible, m'ordonna-t-elle de toute cette autorité dont les vieilles personnes usent sur les petits.

Gaillardement, je tendis le bras, saisis la tranche de mie et les jambes un peu molles, je mordis dedans. Plus j'attendais, plus les moustiques gagnaient du pouvoir. Terrorisée, j'ai fermé les yeux, j'ai mastiqué lentement, j'ai avalé puis j'ai réouvert les paupières.

La grand-mère me fixait toujours avec intensité. Elle sourit : « Eh bien vas-y, prends une deuxième bouchée ! »

J'ai obéi, soumise à ce cordon-bleu tyrannique et son régiment de suceurs de sang. Ce fut exactement à cet instant que tout changea...

Il fallut bien m'y résoudre. Cette gelée

n'était pas du tout la même que celle de ma mère. Je léchais mes doigts et réalisais que finalement j'aimais bien ces petits monticules luisants et dégoulinants, juchés sur le pain. Cette dame avait raison, je trouvais cette recette extraordinaire et elle me plaisait beaucoup. Pas de morceaux de sucre qui soulevaient le cœur, pas de choses informes qui se coinçaient sur la langue, au contraire, je m'émerveillais d'une saveur délicieuse.

Elle me laissa finir tranquillement le reste de la tartine, sans m'observer, mais en prenant bien soin de me recommander :

- « Cette confiture est mon secret, tu ne dois pas dire à personne comment je la fais. Si tu gardes le silence, j'en apporterai chez ta maman et tu pourras en manger autant que tu veux. Mais vraiment, ne le dis à personne ! Tu as bien compris ? »

- « Oui, j'ai compris, je ne dirai rien. »

Je me suis assise sous la fenêtre, les genoux repliés sur ma poitrine et j'ai englouti le reste avec gourmandise. C'était délicieux en plus d'être confidentiel, ce qui rajoutait encore de la saveur.

Et grâce à ces mystérieux ingrédients, la vérité venait d'éclater : j'étais de celles

qui aimaient la confiture. Cependant, je me suis endormie tout de même un peu inquiète, car il y avait des ailes de moustiques là dedans, était-il absolument certain que cela n'allait produire aucune conséquence ? Parfois les mamans qui cuisent des fruits pour les mettre en conserves se trompent dans leur formule.

Je me suis réveillée rassurée le lendemain, car rien de fâcheux n'était arrivé pendant la nuit. Pourtant, après de longues cogitations sur le sujet, jamais je n'ai compris pourquoi la voisine ne chassait pas les libellules. Leurs élytres étaient de taille bien supérieure, et elles devaient être beaucoup plus faciles à attraper. Il y aurait eu donc énormément plus de marmelade à manger.

Si seulement les gens âgés demandaient conseil aux enfants...

Chronique des foudroyés

L'orage est tombé très près. J'ai pensé que c'était sur le clocher, le voisin dit que c'est dans la cour. J'ai repensé à mon arrière-grand-mère qui est morte foudroyée. Mon père était toujours terrifié quand il y avait des orages et nous interdisait de nous approcher des fenêtres, du téléphone, de sortir bien sûr, et je crois aussi qu'il craignait de faire couler l'eau du robinet. Je m'étais imaginé que la foudre était une forme d'énergie intelligente et sournoise qui, quand elle avait décidé de rentrer dans une maison, trouvait tous les moyens possibles. Il y a un an, j'ai repensé à cette histoire. Combien de fois avais-je entendu que mon arrière-grand-mère était allée à l'étable pendant l'orage et qu'une boule de feu était rentrée et l'avait tuée, laissant mon grand-père orphelin à 4 ans. J'en ai su plus récemment, en m'amusant à effectuer des recherches dans un logiciel qui recense les vieux articles de journaux. Voici ce que j'avais trouvé, dans un journal daté de 1929 :

Une femme est tuée à Chalmazelle (sic)

Mercredi soir, vers 20 heures, Mme Gouttefarde, née Anna Chalas, 44 ans, du village de la Rouérie, venait de traire une vache lorsqu'elle fut frappée par la foudre : la mort fut instantanée.

Son mari, qui se tenait sur le seuil de la porte, fut renversé et reçut une violente commotion : son état est heureusement satisfaisant.

Mme Gouttefarde laisse six enfants, dont trois sont encore en bas âge.

Je suppose que c'est mon arrière-grand-père qui a dû voir et raconter cette histoire de boule de feu. Je n'avais jamais su que lui aussi avait été touché. J'aurais aimé qu'on me raconte cette histoire. Je la réclamais souvent. Mais mon grand-père ne m'en a jamais parlé, ne parlait jamais.

Je me suis prise de curiosité pour Anna. Anna a eu un premier mari, Félix, qui est mort en 1915. Sur l'acte d'état civil, il est écrit « mort pour la France ». J'ai parcouru le livre d'état civil des décès de 1915 de Chalmazel : je n'y ai trouvé que des noms familiers, des noms qui apparaissent sur le grand tableau généalogique que j'ai constitué quand j'avais 13 ans. J'y ai trouvé un Camille Gouttefarde, 23 ans, « mort pour la France », dont le corps est quelque part « près du poste de secours de Altenhof », à Metzeral, en Alsace. Ce Camille était un des frères de mon arrière-grand-père.

J'ai passé l'après-midi à m'imaginer la vie de ce jeune homme : naître et grandir

dans les prés verts, les roches calcaires, la forêt de Chalmazel, ne sans doute connaître rien d'autre, et devoir partir, si jeune, dans un endroit de la France qui ne lui évoque rien, aller tuer, alors qu'il ne l'avait jamais fait. J'ai trouvé qu'il y avait des tranchées à cet endroit. Avoir peur dans les tranchées, alors. Penser à sa campagne, à son petit hameau de la Rouérie. Je vois les images des tranchées telles qu'on se les représente : pleines d'eau, pleines de morts, pleines de silence. Sans doute ce silence était-il entrecoupé des bruits de la guerre, que je n'arrive pas à imaginer. Peut-être que des hommes devenaient fous là-dedans. Camille a dû prier tous les jours pour rentrer chez lui vivant. Je n'avais jamais pensé que des morts pouvaient me tourmenter à ce point. Ce n'était plus n'importe quels morts, c'étaient les miens. Camille est mort, finalement, en juin. Il n'est jamais revenu. Sa famille ne l'a jamais revu. Cela devient très concret quand on pense à son âge et que l'on voit des images de son village.

J'ai aussi trouvé le premier mari d'Anna. Quand j'étais petite, j'avais vu qu'Anna avait été mariée avant, mais je m'étais imaginé qu'elle avait divorcée et qu'elle devait sûrement être très moderne, peut-être même rebelle, pour son époque. Je n'ai compris qu'aujourd'hui, qu'elle aussi avait perdu son Félix en 1915. Mort pour la France à la suite de ses blessures à l'hôpital temporaire de Clermont-Ferrand. Je me demande ce qu'il faisait à Clermont-Ferrand et pas sur le front. Peut-être avait-il été rapatrié, peut-être avait-il l'espoir de rentrer chez lui aussi. Je regarde son avis de décès et je ne peux

pas m'empêcher de regarder les autres, puis de calculer les âges, comme pour comparer avec moi. Morts pour la France, à 20 ans, 21 ans, 23 ans. Je repense à moi à 20 ans, à 23 ans : on commence à peine à vivre, à se sentir moins enfant. On est fragile encore et on a encore un peu les joues rondes. Il y a aussi des enfants mort-nés dans cette commune de Chalmazel, beaucoup. Je me souviens que les familles sont toujours nombreuses : 11-13 enfants. C'est inconcevable maintenant.

J'essaie d'imaginer la vie en 1915, en 1929. Ces femmes et ces hommes si jeunes, si préservés de la modernité dans leurs petits hameaux autour de Chalmazel, et qui n'échappent pas à des tragédies innombrables : les frères ou les enfants morts au front, les parents qui meurent jeunes, à 50 ans, les femmes sans emploi, la vie d'agriculteur, les enfants mort-nés. Comme si cela ne suffisait pas, mon grand-père, dont le père a peut-être fait la guerre comme ses frères, et qui a dû revenir marqué à vie, perd sa mère enfant. Son père se remarie par la suite et a d'autres enfants. Ce qui est très drôle, c'est qu'un de ces enfants va avoir une petite fille, une jeune femme qui a le même nom que moi, Amandine Gouttefarde. Nous nous sommes trouvées sur internet. Nous nous ressemblons un peu et nous avons un peu le même parcours. En tout cas, nous avons le même arrière-grand-père.

Comme la vie était dure. Comme nous sommes heureux maintenant. Je comprends mieux mon grand-père ours, pas chaleureux, pas démonstratif,

laborieux, près de ses sous et de sa maison. Quand on est né, comme lui, en 1925, entre deux guerres, comment peut-on être léger ? Roger Gouttefarde, le père de mon père est mort d'une belle mort, à 90 ans. Mais cela faisait très longtemps que la communication était rompue. Avec moi, il n'y en a jamais eu, avec mon père non plus. Et comme je comprends mon père. C'est un peu comme si chaque génération devait porter le poids de la précédente.

Est-ce que Macron avait vraiment le droit de dire « nous sommes en guerre » au début de l'épidémie ? Combien d'anciens, qui ont fait la guerre, la vraie, qui ont perdu leur père et leur frère, ont eu peur devant cette déclaration ? Nous avons nos morts actuels, c'est vrai, mais pas des livres et des livres d'actes de décès de jeunes hommes fauchés « d'un éclat de bombe » « d'une attaque ennemie ».

Pendant longtemps, quand j'étais plongée dans mes recherches généalogiques, je cherchais un ancêtre illustre. Je trouvais triste de ne voir que des ménagères, agriculteurs et ouvriers parmi tous mes ancêtres. J'avais peur, quand ma grand-mère paternelle, Germaine, m'emmenait me promener dans le village de Saint-Denis-de-Cabanne, où elle vivait avec Roger, me montrer les usines désaffectées où elle a travaillé toute sa vie. Je me souviens très bien de l'entrée de l'une d'elle : un bâtiment en pierre jaune était encadré de barres en fer rouillé, surmonté de poulies. On ne voyait pas ce qu'il y avait derrière.

Je m'imaginai cela comme un endroit de torture. J'avais de la peine pour ma grand-mère. Je voulais lui demander, naïvement, pourquoi elle n'avait pas fait d'études, mais je sentais bien que cela ne voulait peut-être rien dire à son époque. Effectivement, personne n'a fait d'étude, dans la lignée Gouttefarde, à part moi. Mon père n'a même pas eu le droit d'aller jusqu'au baccalauréat, bien qu'il fût un brillant élève, parce que mon grand-père avait décidé que l'aîné devait travailler tôt, comme de son temps, même si en 1968, cela devait être complètement dépassé. La crainte de manquer, la crainte d'une nouvelle guerre peut-être, la misère de la vie ouvrière dans un village de la Loire, ne laissait pas de place à la lecture, la culture et le luxe d'apprendre. Mon père ne s'en est jamais remis et a toujours honte de dire qu'il n'a pas le bac, comme si c'était sa faute. D'ailleurs, il ne le dit jamais. Mon père voulait être poète ou musicien, voulait voyager, s'intéressait à la spiritualité, était contemplatif. Quand on allait voir mes grands-parents, il nous montrait les endroits où il avait beaucoup rêvé : sur le parvis de l'église de Saint-Denis, au bord du Sornin, et souvent aussi les endroits où il a été obligé de travailler jeune.

Est-ce à cause de tout cela que j'allais à l'école comme dans un temple ? Je voulais aller le plus loin possible, parce que je craignais cette usine, j'avais peur du silence de mon grand-père et des regrets de mon père. Je ne comprenais pas non plus pourquoi on ne savait pas se montrer qu'on s'aime. Je crois qu'ils

ne savaient pas : mes grands-parents avaient sans aucun doute au fond d'eux le souvenir de tous ces morts et de la nécessité de faire des enfants pour pallier les pertes. On ne peut pas aimer un enfant pleinement si on croit qu'il va mourir, et qu'il ne faut pas trop s'attacher.

Je commence à me dire que parmi tous ces gens de la terre, des villages et des usines, je vais finalement trouver mon ancêtre illustre. Je crois que mon ancêtre illustre a été frappé par la foudre, et que c'était une femme en plus. Sans diplôme, sans profession. Peut-être qu'elle ne savait pas bien écrire. Je crois qu'il s'est passé quelque chose qui n'apparaîtra jamais sur les registres d'état civil, dans les journaux ou sur les tombes. Quelque chose de la terre est passé en nous. Je crois que cette Anna qui a été foudroyée devant son mari nous a transmis à tous, nous qui venons après, quelque chose de cet éclair, et de la terre, et des bêtes de l'étable. Peut-être qu'il y en a qui sont mortes aussi, mais le journal ne le dit pas. À une époque où on n'a pas le loisir de s'émouvoir de la jeunesse qui meurt si facilement, les animaux, c'est complètement anecdotique. Je voudrais aller sur sa tombe, et regarder les autres tombes à côté, dans cette petite ville, ce village plutôt.

Quand j'étais plus petite, on y était allé. J'avais ressenti quelque chose de fort : le château de Chalmazel, les prés, les grands arbres, les pierres, tout cela me parlait de moi, mais je ne le savais pas encore.

J'ai failli mourir, moi aussi, il y a deux ans. À 33 ans. Foudroyée, moi aussi, mais par une autre forme de foudre. Une foudre invisible qui est allée taper droit au cœur. Ma vie, ma courte vie, était devant mes yeux. Et dans le brouillard qui se formait, il y avait mes grands-parents, et derrière eux, des Anciens que je n'ai jamais connus, mais que j'avais l'impression de connaître. Je ne pensais pas que tout ce petit monde existait, qu'ils pouvaient tous être là à me regarder mourir, à m'en empêcher peut-être. Pendant quelques secondes, j'ai regretté tout ce que je ne pourrais plus faire, je sentais bien que je ne pourrais plus le faire, parce que le film défilait déjà et que je ne sentais plus mon corps. Je m'en suis sortie, contre toute attente. Quelque chose de plus fort en moi a tenu bon. J'ai réintégré ce corps et j'ai gardé le souvenir de mes ancêtres. J'ai gardé leurs visages, jeunes, hors du temps. Peut-être que grâce à eux, mon corps de citadine a su puiser dans son ADN une vigueur venue de la montagne, comme une force minérale qui s'accroche à la vie. Un besoin de retourner dans ces paysages sauvages en est né, aller sous la pluie et la foudre, entre les arbres et les étables, pour saluer tous ces morts qui ont fait mon corps. Un corps qui sait désormais résister à la foudre.



Mon ancien professeur

Le chemin vers la maison était accompagné de cris,
De sourires, de rires et de joie cachée.
« Oui, le professeur est malade aujourd'hui !
Quel bonheur d'être tous libérés ! »

Notre professeur a dirigé avec défi,
Et il n'arrêtait pas de demander sévèrement.
Tant de règles strictes et d'ordre précis,
Mais chaque mot était un enseignement !

Tempéré, il cherchait à découvrir nos âmes,
Il a essayé de nous apprendre la bonté.
Et dans ses yeux, il n'y avait aucun blâme,
Même si sans pitié, nous l'avons critiqué.

Nous avons grandi au fil des années,
Et nous avons commencé à nous souvenir de lui.
C'est alors que nous avons vraiment regretté,
Tous les mots froids, même s'il nous a compris.

**Quand le vieux professeur
est malade,
Nous ne chantons plus de
mauvaises chansons.
Dans nos cœurs, il n'y a pas
de place pour la rigolade.
Maintenant, nous voulons
encore une leçon.**

**Souvenez-vous des anciens mentors !
Souvenez-vous de leur travail acharné !
Chaque enseignant est un pilier fort,
Une âme qu'il ne faut ni oublier ni condamner.**





Re-trouvailles

Te voilà dans sa chambre d'hôpital. Sa petite chambre aux murs blancs. Si blancs. Oh, comme tu aimerais la prendre dans tes bras, l'embrasser et lui dire combien tu l'aimes ! Mais elle ne t'entend pas, ta mère. Et ne vois pas non plus les larmes dans tes yeux.

Elle est dans le coma.

Jamais tu n'oublieras la dernière fois que vous vous êtes vues. Jamais non plus tu n'oublieras son regard. Et les mots qu'elle t'avait dits. Les mots d'une maman : « Prends bien soin de toi. » Elle qui se savait pourtant condamnée. Alors que toi, tu l'ignorais. Tu pensais qu'elle guérirait, comme les autres fois. Elle s'en était toujours sortie, ta mère. Elle était tellement forte. Résiliente. Têtue même. Pourquoi pas maintenant ? Tu aurais dû te douter que quelque chose ne tournait pas rond. Par trois fois, elle est rentrée à l'hôpital en autant de mois. Mais c'était difficile pour toi de savoir ce qui se passait. Tes sœurs ne te disaient pas tout pour ne pas t'inquiéter, ta mère non plus. Et tu vivais si loin... Tu l'appelais souvent, cependant. Elle ne te répondait pas toujours, car elle avait trop mal. On avait augmenté ses doses de morphine pour la soulager un peu, puis elle devenait toute mélangée. Ses propos aussi. Et quand tu lui téléphonais et que vous n'arriviez pas à vous comprendre, tu avais tellement mal toi aussi...

Un jour, tu lui as annoncé une bonne

nouvelle. Pour la première fois de ta vie, tu allais donner un atelier d'écriture dans un centre communautaire. Tu en étais toute contente. Elle, en entendant le mot « écriture », a pensé que tu parlais du conte que tu lui avais apporté la dernière fois que tu étais allée la voir à l'hôpital. Ce texte, c'est toi qui l'avais écrit. Elle t'avait alors dit : « En tout cas, je trouve ça beeeennn beau... » Cela t'avait tellement touchée. C'était si rare qu'elle te complimentait...

Tu lui avais également montré quelques photos de l'exposition que tu préparais. Il y en avait une qu'elle aimait particulièrement. « C'est beau ça, on dirait des fleurs... » Tu t'étais alors dit que tu l'encadrerais pour lui faire une belle surprise qu'elle n'aura jamais, finalement, la chance de voir...

Comme tu regrettes de ne pas être venue plus tôt ! Et de ne pas être allée plus souvent la voir à la maison. Quand elle allait bien et qu'elle vivait avec Pantoufle, son petit minou. Elle a toujours aimé les chatons, même ceux qui cassaient les boules du sapin de Noël... Son chat, c'est ta sœur Suzanne qui l'a maintenant. Sauf qu'elle en a un elle aussi et qu'ils ne s'entendent pas tellement... Un jour, elle était venue te chercher au terminus d'autobus avec ta mère. Tu venais de faire huit heures de route. Tu étais fatiguée, mais contente de les voir. Tu ne savais pas qu'elles t'attendaient. Quelle surprise ! Vous étiez allées manger au Mike's. Cela avait été vraiment chouette. C'est rare que vous étiez toutes les trois ensemble. Tu aurais tant aimé y retourner avec ta mère. Ou bien encore, aller au centre d'achats, prendre un café. Comme vous faisiez déjà. Jamais tu n'aurais cru que ça te manquerait autant de faire des choses aussi banales...

Ta mère est seule dans sa chambre, maintenant. L'Amérindienne qui la partageait avec elle est partie. Elle doit être guérie. Souvent, quand tu téléphonais à ta mère, c'est elle qui répondait. En anglais. Tu n'arrives pas à te rappeler si elle parlait en amérindien avec les gens qui venaient la visiter. La plupart des autochtones ne parlent plus leur langue maternelle maintenant. C'est triste. Tu te souviens qu'à l'école, il y en avait, des Indiens, comme on disait, et quand ils discutaient entre eux, tu ne comprenais rien, mais cela sonnait à tes oreilles comme une jolie mélodie.

Tu te demandes si on nourrit ta mère par intraveineuse. Tu aimerais bien t'informer auprès de quelqu'un, mais jamais personne ne passe dans la chambre. Dans le petit tiroir entrouvert de la table de chevet est cachée une boîte de chocolats, à moitié entamée. Tu es sûre que c'est ta sœur Chantal qui lui a donnée. Elle lui fait souvent ce genre de cadeau. Juste à côté se trouve le livre que tu as offert à ta mère la dernière fois que tu l'as visitée. C'est un recueil rempli de témoignages de gens qui ont traversé de l'autre côté, mais qui en sont revenus. Tu espérais, en lui offrant ce présent, l'aider un peu. L'aider elle aussi à partir, même si tu ne savais pas qu'elle s'en irait. Pas tout de suite, en tout cas. Tu lui en avais même lu des extraits. Et attentivement elle écoutait, comme toi tu l'écoutais quand tu étais petite lorsqu'elle te lisait des histoires.

Tu aimais tellement qu'elle t'en lise! Et tu avais si hâte d'apprendre à lire toi aussi! Tu te rappelles même les deux premières

phrases apprises en classe : « Luc va à l'école. » et « René joue avec le ballon. » Tu te souviens aussi quand ta mère travaillait à la librairie. Elle y faisait le ménage et t'emmenait de temps à autre. Chaque fois, tu étais si contente! Assise en indien, tu feuilletais les beaux livres d'images tout neufs, bien différents de ceux tout usés de la bibliothèque municipale que tu fréquentais assidûment. Tu adorais lire quand tu étais petite. Ce furent d'abord les contes de fées, ceux d'Andersen, de Perrault, des frères Grimm. Puis les mini-romans de la Bibliothèque rose. Tu te souviens très bien de « Oui-oui qui vivait au Pays des jouets ». Ensuite, ça a été Fantômette de la Bibliothèque verte. Et plus tard, la poésie de Nelligan que tu trouvais si mélancolique.

Tu te demandes si ta mère a lu le livre que tu lui as offert. Tu aurais bien aimé lui en lire davantage, mais tu avais très mal à la gorge. Il faisait pourtant 32°C dehors et on étouffait, ici, dans sa petite chambre d'hôpital. Jamais, il n'avait fait si chaud en Abitibi. Jamais. La planète aussi est malade, on dirait. Peut-être même serez-vous forcés d'aller habiter ailleurs, si vous voulez survivre... De même, ta mère aussi va bientôt s'en aller. Son visage est blanc. Blanc comme les murs de sa chambre. Et elle respire à peine...

Tu prends alors sa main froide et tu lui chantes cette berceuse amérindienne que tu as apprise enfant. Cette dernière venue du fond des âges dont le sens t'échappait, mais qui te donnait l'impression d'être aussi beau que profond :

« **Ani couni chaouani**

Ani couni chaouani

Awawa bikana caïna

Awawa bikana caïna

E aouni bissini

E aouni bissini »

Il n'y avait pas beaucoup de monde à l'église à part ses enfants, la parenté et quelques connaissances. Elle vivait quasi recluse dans son petit appartement, ta mère. Mais c'était une belle messe. Tu es sûre qu'elle l'aurait aimée. Un chœur chantait. Et toi, tu avais écrit ce petit mot :

Chère maman,

C'est aujourd'hui que tu entreprends ton voyage vers l'au-delà et notre cœur est à la fois rempli de chagrin et de joie. La joie de te savoir enfin libérée de ce corps qui te faisait tant souffrir et de cette agonie qui n'en finissait pas. Et le chagrin, bien sûr, car quoi de plus terrible que de perdre sa maman? Quoi de plus terrible que de perdre quelqu'un qui nous a tout donné sans jamais compter et qui malgré l'adversité, les épreuves, les deuils, la perte de son mari et de sa fille aînée, s'est toujours tenue debout pour s'occuper de nous, nous nourrir, nous éduquer, et surtout, nous aimer. Et nous ne pourrons jamais assez te remercier pour tout ce que tu as fait pour nous.

Ton absence laisse déjà, dans chacune de nos vies, un grand vide. Pour ma part, je perds ma meilleure et ma plus fidèle amie. Celle à qui je disais tout et qui m'écoutait me conseillait et me guidait...

Tu vas nous manquer maman. Mais sache que nous avons suffisamment d'amour pour toi, pour te dire de continuer ta route vers ce monde de lumière, d'amour et de splendeur auquel tu as droit désormais. Ne t'attarde pas ici-bas. Déploie grand tes ailes et envole-toi, en toute liberté, sans aucun regret, remords ni peine.

Nous te souhaitons le plus merveilleux des voyages et sache que pour nous, tu es et seras toujours notre petite maman d'amour.

Bon voyage, Thérèse !

Bon voyage, maman...

Au cimetière on vous donna, à vous les enfants, une rose rouge. Tu l'as fait sécher et tu l'as mise dans ton bouquet de fleurs. Et cette rose, pour toi, sera toujours unique.



Un vieux bon- homme que j'aime

La machine à laver est
en train de tourner

avec le linge sale de la
semaine

pendant que j'écoute
Mississippi John Hurt.

J'ai ses yeux devant les
miens

sur le cd, et ça frétille

des rides rythment la
course de ses doigts

sur la guitare

et il y a de l'ombre et du
ciel dans ses pupilles.

Il est mort en 1966

quand j'ai sorti la tête
de l'eau

et j'aurais aimé que son
âme s'installe en moi

pour me refiler sa voix
et ses cordes de guitare.

**Mais je crois qu'il est direc-
tement reparti rejoindre**

**les Dieux, d'autres fleuves
qui doivent couler**

ailleurs

loin du Mississippi.

**Il m'a quand même laissé un
peu de lui**

sur des bandes de son

**des frissons d'amour et de
peine**

qui ont couru autour de lui.

Il fait gris aujourd'hui

le ciel a depuis longtemps...

**Mais il reste quand même
cette joie emplumée**

qui valse dans les enceintes.

Le bébé de la nourrice

J'étais dans la maison avec les dames élégantes en robe blanche. Parmi elles, celle que j'appelais « Maa » (« Maman »), des dames du même âge et des dames plus âgées, il y avait aussi ma nourrice. De la plus vieille à moi en passant par ma nourrice, il y avait quatre générations de femmes sous le même toit. J'aimais beaucoup ma nourrice. Elle était belle, gentille et elle savait tout faire. Je l'appelais Didi ou Jyothi Akka, je ne sais plus trop. Dans ce souvenir là, c'était Didi. J'avais de l'admiration pour Didi. Je savais que j'étais destinée à devenir comme Maa plus tard. Mais j'avais envie de devenir comme Didi en grandissant. Un jour, cependant, j'eus à me plaindre d'elle : « Maa, she doesn't want to play with me ! » À ma grande déception, Maa, au lieu de la gronder, lui fit apporter un tabouret et souleva délicatement, elle-même, les jambes de Didi pour les placer dessus. Voilà que Maa faisait la conversation avec Didi, maintenant ! Et moi alors ? Je cherchais du regard l'appui d'une autre dame présente dans le séjour. Elle me dit : « She's pregnant. We will have a new domestic. You will have a new domestic. – No. She will have a baby only. He won't be able to do anything! Even she will care more for him than for me. Even she will love him more than me ! » Cela fit bien rire toute la petite assemblée de cette maison où l'on naissait maître ou domestique depuis des années. Fâchée, je demandais : « Je peux sortir ? – Oui ». J'avais usuellement le droit de sortir seule si je n'allais pas plus loin que la pagode. Sur le petit pont fleuri menant au temple bouddhiste, je croisais des moines souriants, de quoi me redonner ma joie naturelle.



La langue de la révolte, celle dans laquelle j'ai davantage de capacités à me fâcher, est le français. Je traduis donc, pour les rebelles surtout, l'échange ayant eu lieu en anglais : « Maa, elle ne veut pas jouer avec moi ! – Elle est enceinte. Nous allons avoir un nouveau domestique. Tu vas avoir un nouveau domestique. (Ce mot évoquait en moi l'image d'un vieil homme très fort et maigre étant capable de porter de lourdes charges) – Non, elle va avoir un bébé seulement. Il sera incapable de faire quoi que ce soit ! En plus, elle va s'occuper de lui plus que de moi. En plus, elle va l'aimer davantage que moi ! »

Des années plus tard, aujourd'hui, je me pose la question... De qui Didi était-elle enceinte ? Pourquoi Maa était-elle si gentille avec elle ? Pourquoi, à cette époque-là, n'appelais-je personne « Appa », « Daddy » ou « Papa » ? Jamais je n'aurais de réponses à ces questions. Mais ce que j'appris des femmes élégantes des générations au-dessus de celle de Didi, c'est que même pauvre, aucun enfant n'est illégitime, et que tout enfant se devait d'être bien accueilli.



Fondation
**BERTHIAUME-
DU TREMBLAY**